



## LA COUR DE FRANCE

EN M DCCC XXX.



Vous avez pensé, mon cher Ladvocat, que le château des Tuileries occupait assez de place dans le panorama de Paris, pour qu'il fût nécessaire de le comprendre dans la riche galerie que vous publiez; et c'est à moi, peintre inhabile, mais consciencieux, que vous avez demandé d'en tracer le tableau fidèle. Vous m'avez dit qu'ayant habité ce palais pendant quinze années, je devais en connaître les détours, et



qu'il m'appartenait d'y introduire vos nombreux lecteurs, afin de leur montrer de près les hôtes de cette royale demeure. « Vous pourrez, avez-vous ajouté, vous croire encore à votre bureau, distribuant à la curiosité ou au dévouement des billets d'admission à quelque fête ou cérémonie, et ce sera pour vous une douce illusion. » Non, je ne me laisse point entraîner par un attrait de cette nature; j'ai vu la cour d'assez près pour être blasé sur ses illusions, comme l'est, sur celles de la scène, un vieil habitué du théâtre. Il faut du vrai pour me toucher; et ce n'est pas lorsque les événements m'ont replongé dans mon obscurité première, que je puis m'abandonner à des rêves d'orgueil ou d'ambition. Je n'étais pas d'ailleurs monté si haut, que ma chute dût ébranler ma raison et bouleverser ma philosophie. J'étais arrivé juste à ce point de vue qui donne aux objets leurs véritables proportions: je n'étais ni trop près, ni trop loin, ni trop haut, ni trop bas, pour ne pas bien voir et bien juger; et c'est dans cet observatoire que je vais me replacer pour satisfaire, autant qu'il est en moi, à votre demande.

Mais ne devrais-je pas être arrêté par la composition même de votre livre? J'y vois partout les critiques les plus vives et les plus mordantes, sur les travers, les vices et les ridicules des dif-

férentes classes de la société. Rarement l'éloge vient se placer dans ces pages spirituelles dont Sterne et Addison auraient envié la malignité; et moi, qui n'ai presque que du bien à dire, parce qu'avant tout je veux être vrai, n'ai-je pas à craindre qu'au milieu de cette foule d'articles si piquants et si ingénieux, le mien ne ressemble à ces fruits sans saveur qu'on place au dessert pour faire nombre, avec la certitude que personne ne s'avisera d'y toucher. Mais qu'importe? il est peut-être encore des cœurs qui rêvent au passé; c'est pour eux que j'aurai écrit, si je ne puis espérer être lu de ceux qui l'ont déjà oublié, ou qui ne l'ont jamais connu.

Ne dois-je pas encore craindre qu'on ne dise: « Il a servi quinze ans la famille exilée: il lui a dû l'existence des siens: la reconnaissance le fera parler; il a sûrement l'habitude de flatter ses maîtres: défions-nous donc de ce qu'il nous dira. » A Dieu ne plaise que je m'offense jamais du reproche de reconnaissance et de fidélité; ce sont des vertus trop rares pour qu'on n'en soit pas fier, quand on les sent dans son cœur. Que l'on m'accuse donc de flatterie, soit, j'y consens; mais, du moins, je n'aurai flatté que le malheur; et, certes, si les pavés sanglants de juillet n'eussent pas brisé d'un même coup la couronne de Charlemagne, le sceptre de saint



Louis et l'épée de Henri IV, si Charles X régnait encore aux Tuileries, je me tairais, de peur qu'on ne jugeât ma louange intéressée; ou, si je prenais la plume, ce serait pour montrer que les idées libérales de la jeunesse actuelle avaient leurs entrées à la cour, et qu'il n'y avait d'exclusion que pour les principes révolutionnaires.

J'aurais ici une belle occasion d'entamer un chapitre de politique, et de résumer en quelques pages ce qui s'est imprimé dans les journaux depuis deux ans. Je pourrais prouver aux partisans de la souveraineté du peuple, qu'ils invoquent seuls le droit divin, puisque la voix du peuple passe pour être la voix de Dieu, *Vox populi, vox Dei*: tandis que leurs adversaires ne s'attachent qu'au droit d'hérédité, principe d'ordre et de sécurité pour les gouvernements comme pour les familles, droit inviolable et sacré, qui exista sans contestation depuis Adam jusqu'à Saint-Simon.

Je me trouverais d'ailleurs trop dépaysé dans le domaine de la politique, dont mes goûts constants m'ont toujours tenu éloigné. Je prévien donc les lecteurs de votre livre, que je ne les ferai point pénétrer dans le grand cabinet où se tenait le conseil des ministres; je n'y étais point admis; et, comme je n'ai jamais

écouté aux portes, il me serait impossible de dire ce qui s'y passait. Je sais seulement que, sous le dernier ministère, il s'est dépensé trois feuilles de papier de trop, puisqu'elles ont allumé un si déplorable incendie.

C'est vous, bons habitants des provinces, vous qui n'avez jamais assisté aux fêtes et cérémonies de l'ancienne cour, c'est vous que j'invite à me suivre dans ces Tuileries dont le nom seul vous est connu. Je ne vous ferai point la description de son aspect extérieur. Vous devez en avoir déjà quelque idée, ne fût-ce que par ces gravures enluminées représentant la population entière de Paris, dansant de joie, en mai 1814, sous les fenêtres de Louis XVIII, ou bien encore ce peuple armé de fusils et de haches, criblant de balles et brisant les portes du palais de son roi, en juillet 1830. C'est dans l'intérieur du château que je veux vous conduire; mais je me garderai bien de vous le montrer tel qu'il était après les trois journées, avec ses portes enfoncées, ses meubles brisés, ses glaces fendues, ses tentures déchirées, ses tableaux souillés, ses registres lacérés; ses registres, dont le plus maltraité était celui des secours, peut-être parce que plusieurs des vainqueurs voulaient en faire disparaître leurs noms. Loin de rappeler ces faits affligeants, je voudrais pouvoir les effacer



de la mémoire des hommes. Malheureusement ces faits sont de l'histoire, et l'histoire inexorable les dira.

Reportons-nous à des jours plus heureux, et tâchons de vous faire assister à quelques unes des fêtes et cérémonies de la cour de Charles X. Mais, comme vous n'avez pas d'habit français, n'entrons point par le grand escalier. Il se trouve là un homme qu'on appelle un Suisse, quoiqu'il soit Français, qui vous dirait que l'étiquette ne permet pas d'entrer en bottes dans le palais du roi. Vous maudiriez l'étiquette, sans songer que c'est elle qui impose à la vanité l'obligation d'enrichir le travail. L'escalier par lequel je vous introduis est libre de cette gêne. Vous êtes étonné que les marches en soient plus usées que celles de l'autre; c'est qu'il conduit à la caisse des aumônes, à cette cassette qui est l'opposé du tonneau des Danaïdes, car on y puise sans cesse, et elle n'est jamais vide. Montons encore, et traversons ce *corridor noir* où logent à droite et à gauche, dans des chambres étroites, incommodes, et cependant enviées, le grand seigneur et le valet de chambre, le maître-d'hôtel et le médecin, l'aide-de-camp et l'aumônier, le gentilhomme et le roturier. Là, tous les rangs, toutes les dignités, tous les grades sont confondus. Quand nous nous rendrons au juge-

ment dernier, je suppose que nous passerons tous par un corridor noir, qui, comme celui des Tuileries, réunira toutes les distinctions sociales.

Maintenant, descendons un étage, et entrons chez le premier gentilhomme de la chambre, l'un des grands officiers de la maison. Demandons-lui des billets pour assister à la cérémonie de la cène, et quand nous les aurons obtenus de son obligeance habituelle, faisons des vœux pour que la veille il n'y ait pas eu entre lui, le capitaine des gardes et le grand-maître des cérémonies, quelques débats sur les droits, privilèges ou attributions de leurs charges respectives. Il ne serait pas bien sûr alors que le garde-du-corps nous laissât entrer, tant sa consigne est soumise aux petites vengeances de son chef. Mais cette fois, tout est d'accord: le garde-du-corps n'a rien dit, l'huissier de la chambre a pris notre billet, et le valet de chambre nous a indiqué notre place derrière les dames. Quel charmant coup d'œil, et quel air de fête présente cette cérémonie religieuse! La chapelle du château ne pouvait la contenir dans son étroite enceinte, et c'est la galerie de Diane qu'on a disposée pour cette solennité. Je vous vois sourire, en portant vos regards sur les riches peintures qui décorent le plafond de cette galerie. L'Amour et Psyché, Diane et Endymion, Hercule et Omphale, tous



les dieux, toutes les déesses du paganisme, semblent peu propres à orner la pompe d'une cérémonie chrétienne. Mais baissez les yeux, voyez s'élever ce simple autel, où Dieu va descendre, cette chaire, où va parler son ministre, et vous ne serez plus tenté de sourire, car vous aurez compris toute la distance qui sépare l'erreur de la vérité.

A l'une des extrémités de la galerie est dressée une vaste table, sur laquelle treize plats de différente nature, sont treize fois répétés et rangés avec symétrie; chacun d'eux est orné de fleurs odorantes, qui répandent un parfum délicieux. Dans toute l'étendue de la galerie, trois rangs de gradins sont disposés à droite et à gauche: ils contiennent d'un côté des dames, dont les parures élégantes sont un peu mondaines, mais dont l'aspect est enchanteur; et le livre qu'elles tiennent à la main, mais qu'elles n'ouvrent pas, atteste du moins leur pieuse intention.

En face de la tribune réservée à la famille royale, et sur des gradins plus élevés, sont rangés treize jeunes enfants pauvres, représentant les treize apôtres; car lors de la cène, Judas n'avait pas encore renié Dieu. Rien n'est à la fois plus comique et plus touchant que le soin des mères pour faire briller la beauté de leurs enfants, sous la chemise blanche et la robe rouge,

dont la munificence royale les a revêtus. Voyez comme elles sont indifférentes au spectacle pompeux qui les environne: elles n'ont des regards que pour leurs fils, la veille encore, couverts des livrées de la misère, aujourd'hui si frais, si propres, si beaux. Voyez couler de leurs yeux des larmes d'orgueil et de joie; je ne crois pas qu'il en fût une seule qui ne se crût un objet d'envie pour toutes les mères.

A la suite des apôtres était placée la musique du roi, ayant pour chefs Cherubini et Lesueur, pour directeur Plantade, et formant, par la réunion de tous les talents, un ensemble d'exécution qui ne connaît aucune rivalité, et qui sera long-temps regretté.

Mais tout à coup une voix s'élève, et dit: Le roi: voyez comme chacun s'avance, se penche, se presse pour l'apercevoir; il salue avec cette grâce qui lui est naturelle, qui n'a rien d'un vieillard, et le respect seul contient l'élan que sa bonté semble encourager. L'office divin est près d'être achevé avant que l'on ait songé à prier. Le sermon vient ensuite, et on l'écoute dans la confiance qu'il ne faut pas moins qu'un Bossuet et un Massillon pour prêcher devant la Cour; on est trompé dans son attente, mais l'on se console, on a bien vu le roi. Comme on le suit des yeux, pendant que, par un pieux usage